

Aux poules et au coq

Kreek Daey Ouwens

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouwens, K. (2019). Aux poules et au coq. *Les écrits*, (155), 51–53.

POÈMES TIRÉS DU RECUEIL
AUX POULES ET AU COQ

TRADUITS DU NÉERLANDAIS PAR JAN H. MYSJKIN

J'ai le mot sur le bout des lèvres. Le mot qui n'appartient qu'à elle, qui en soi sonne si léger, si ingénu. Sans passé. Il se trouve sur la table, sous la pression de ma main. Il glisse sur le mur de briques, le long des fenêtres embuées. Avec mes doigts, je dessine des traits sur la vitre. Toute proche est la présence de ma mère et, ah!, il suffirait de dire le mot une seule fois, une seule fois à haute voix.

Des images qui ne veulent s'effacer. Voici venu l'été. De quelque chose qui se passe en dehors de moi, d'une conversation entre créatures invisibles, des traits ont surgi sur la fenêtre. Tout proche est le téléphone. Il suffit de tendre la main. Mais que faire de mots, si l'on a depuis si longtemps l'habitude de communiquer en se taisant.

Le père et la mère sont absorbés par leur travail et ce sont les grands-parents qui s'occupent des enfants. Quand Bee revient de l'école, la grand-mère l'attend déjà à la porte. Sur la table de la cuisine se trouve un pudding pâle, qu'elle a fait pour dessert et Bee peut déjà y goûter. La grand-mère s'assied à côté d'elle, désire parler de tout ce qu'elle a vécu ce jour-là. À une certaine distance sonne la voix somnolente de son grand-père, et ce n'est pas une conversation qui s'engage, mais une communication d'un autre genre et de loin, comme de jeunes chats qui se donnent une bourrade pour protéger leur domaine. Bee se sent intimidée par cette étrange communauté et cette entente qui se crée entre eux trois et qu'elle ne partage avec personne d'autre. Ils ont la même timidité et la même reconnaissance, la grand-mère avec son bavardage animé et le visage de quelqu'un qui dit: «À toi maintenant de raconter un truc», et le grand-père qui tend la main vers le tabac sur le manteau de la cheminée comme si cela allait de soi, car il ne veut faire rien d'autre. Il a enlevé ses chaussures et laisse ses pieds reposer sur les dalles fraîches de la cuisine et il n'a plus envie de parler, caresse la tête de Bee, et Bee ne veut pas bouger et avale prudemment, avale de nouveau et fait de son mieux pour que cela ne se remarque pas trop. C'est à ce moment qu'elle se laisse aller et qu'elle sait qu'elle les aime beaucoup, le grand-père et la grand-mère, et il reste pourtant une angoisse légère et peut-être même de l'aversion pour ce sentiment dans sa poitrine. Le pudding est chaud dans sa bouche. Elle reste immobile, tient ses pensées à leur place, jusqu'à ce que ça passe.

J'appelle la petite fille Bee pour pouvoir écrire sur elle. C'est la seule manière de mettre de la distance par rapport à mon propre moi. Cependant,

en notant, tout devient différent de la façon que je me rappelle les choses, et il y a une solitude différente d'autrefois. J'écris avec un crayon fin sur le papier immaculé. Très loin est ma mère, et j'écris sur elle; je ne le veux pas, mais c'est la seule manière que je connaisse, que j'ai jamais connue; les mots à l'intérieur, le frisson de les lâcher, ils deviennent visibles dans l'air du soir et obtiennent une pesanteur et un mordant incomparables à quoi que ce soit, une fin absolue.

-

Bee grandit dans le silence. Un mot, prononcé à haute voix, se casse aussitôt comme un bâton dans une rivière.

-

Quand Bee rentre à la maison, il fait presque nuit. À l'intérieur, toutes les lumières sont allumées, mais elle ne veut pas y être, pas encore. Elle va à l'arrière de la maison. On sent l'odeur des arbres, des excréments des poules entre les pierres. Une petite poule s'envole en criillant, poursuivie par le coq, de temps à autre elle tombe à plat sur le sol, vieux chapeau desséché aux plumes grisâtres puis, tout à coup, elle se ranime et s'enfuit. Il y a de l'orage dans l'air. Le sol est plein de lutte. Bee regarde en silence. Les mots volettent dans sa poitrine comme s'ils voulaient en sortir, tout d'un coup il y a du vent et tout est en mouvement, les oiseaux, le sable, l'eau dans la citerne et tout s'approche d'elle, de l'endroit où elle se tient et voilà, elle n'y peut rien, il lui faut toucher tout, la clé rouillée de la porte, les planches déglinguées de la clôture, ce genre de choses, et il lui faut les dire, à chaque attouchement, les mots de la honte, plus forts et plus durs. Aux poules et au coq. Dans l'obscurité du soir.

-

Sur la maison s'est étendue une mer de silence et dans ce silence nous faisons nos adieux. C'est un jour d'été chaud. Le curé est venu et l'a ointe de ses douces mains larges. Il reste encore un long moment dans la chambre à côté et exprime son étonnement sur son apparence, la clarté de son visage. Elle n'a absolument pas l'air de quelqu'un qui va mourir. Ce qu'il ne sait pas, c'est que ma mère a décidé que ce sera pour aujourd'hui, elle l'a dit: «Tout se passera mercredi.» Mercredi, 8 juillet, à quatre heures de l'après-midi, ma mère meurt. Entre lumière et obscurité. De la fenêtre, dans le vent, le soleil semble attendre aussi, comme s'il retenait toute la lumière et toute la chaleur jusqu'à ce qu'elle lâche. Elle lâche d'elle-même. Alors que ma grand-mère se cramponna, ma mère se livre. «De toute façon, on ne peut rien y faire...» Cette petite phrase triste, qu'elle a portée toute sa vie dans sa tête. Nous

nous trouvons autour de son lit, attendant, comme des enfants sur le point de sauter du haut plongeur, dans le grand bassin.

Comment porter le deuil d'une mère qui ne veut pas qu'on soit en deuil d'elle. «Pensez à ne pas pleurer!» a-t-elle dit à ma petite sœur, celle qui aura le plus de chagrin. Les premiers jours, je me dis : «Maintenant, elle s'y sera habituée», et puis je la vois tout à coup devant moi, son cartable à la main, et partout je rencontre son visage. Et je vois, chaque matin, juste devant mes pieds, un escargot rond qui laisse sa bave brillante, une trace sur les pierres.

Tegen de kippen en de haan,
Uitgeverij Querido, Amsterdam, 1995.
Textes publiés avec l'aimable autorisation de l'autrice.

